

TEMPERATURE

Du 6 septembre 1902.

Thermomètre de K. et L. CLAUDE, Opticien. No 121 rue Gravelotte.

Fahrenheit Centigrade

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D.C., 6 septembre - Indications pour la Louisiane - Temps - averse dimanche excepté beau dans la partie nord-ouest; vents légers du nord à nord-est.

L'ARBITRAGE.

Il vient de paraître, en date du 5 septembre, Harrisburg, Pennsylvanie, une dépêche bien intéressante, bien digne d'attirer l'attention publique; elle annonce, en effet, l'entrée des grèves dans une phase nouvelle et la possibilité d'une solution définitive de ce redoutable problème.

Un comité de législateurs de cet Etat et d'employés de chemins de fer est allé trouver le gouverneur Stone pour le prier de prendre les mesures nécessaires afin d'arriver à un règlement définitif de la grève des régions des mines d'anthracite. Les mineurs sont, paraît-il, aux abois; les travailleurs des chemins de fer souffrent terriblement de ce malheureux état de choses.

C'est par millions que l'on compte les victimes de cette interruption des travaux. Il faut en finir au plus vite pour prévenir d'épouvantables catastrophes et mettre un terme à ce désastreux régime des grèves. Mais, pour y parvenir, il faut absolument recourir à la Législature et voter une loi ou des lois qui statuent sur les différends qui surgissent si souvent entre les mineurs et les compagnies.

Le gouverneur Stone ne voit qu'un moyen possible. C'est le vote d'une loi qui établit un système d'arbitrage légal, dont les décisions aient la force d'un arrêt judiciaire obligatoire pour les deux partis en litige - "a compulsory arbitration law." Si l'institution d'un pareil tribunal est possible, dit le gouverneur Stone, il est prêt à convoquer la législature de la Pennsylvanie pour discuter et voter la loi.

Le gouverneur Stone a raison et l'on peut ajouter hardiment que le moyen est d'une exécution facile, pour peu que les parties adverses y mettent de la bonne foi. Le comité a déjà préparé des articles de loi qui servent de base aux délibérations et aux décisions des législateurs.

Plus on étudie cette terrible question de la grève, plus on reste convaincu que c'est le seul moyen d'extirper la plaie qui dévore le monde du travail.

Que l'on examine consciencieusement ce qui se passe en ce moment dans la Virginie de l'Ouest. Il y a là par milliers des malheureux qui se sont mis en grève et sont obligés de retourner au travail pour se procurer le pain du lendemain pour eux et leurs familles. N'est-il pas mieux valu que des deux côtés on s'entendit et qu'on laissât le règlement de toute cette affaire à des tiers impartiaux et désintéressés? Quelle admirable et sainte institution que l'arbitrage! que de grandes choses il a opérées dans un passé lointain que l'on dédaigne trop et qui pourrait aujourd'hui encore nous servir de modèle en bien des cas! La grève n'est qu'un expédient transitoire; elle a fait son temps; il faut qu'elle laisse la place à l'arbitrage qui est appelé à régler le monde économique moderne.

PHILIPPE-JAMES BAILEY.

Philippe-James Bailey, le poète anglais dont nous annonçons la mort dans nos dépêches, était né à Nottingham le 23 avril 1816. Il passa deux années à l'Université de Glasgow, entra en 1833 chez un avocat, devint membre de la Société de Lincoln's-Inn, et fut admis à plaider en 1840. Mais entraîné vers la poésie, il renouça au barreau en publiant le poème de "Festus" (Londres 1839). Cet ouvrage, auquel on fit et Angleterre et en Amérique un accueil enthousiaste, était en quelque sorte sa propre biographie, on plutôt l'histoire d'une âme malade qui cherche le calme dans les régions les plus élevées de la pensée humaine. De retour dans son pays natal M. Bailey y publia de nouveaux poèmes spirituels, le Monde des Anges (the Angel World, 1850); le Mystique (the Mystic, 1854-in 8); le Silece, satire, (the Age, 1858); l'Hymne universel (the Univ. H., 1867).

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.



Rodolphe Virchow.

Virchow, le médecin et homme politique célèbre allemand dont l'ABEILLE a annoncé la mort hier, était né le 13 octobre 1821, à Schivelheim, Poméranie. Disciple de Jean Müller, il fut reçu docteur en médecine en 1843, se distinguant dès ses débuts comme privat-docent, et devint, en 1847, professeur à l'Université de Berlin. La même année, il reçut du gouvernement prussien la mission d'aller combattre le typhus en Silésie.

A cette époque, il fonda, avec son ami Reinhardt, les Annales d'Anatomie pathologique et de Clinique Médicale, dont il resta seul directeur à la mort de celui-ci. En 1848, il aborda la vie politique, et y porta un enthousiasme révolutionnaire, conformément à ses idées de novateur en médecine.

Il fonda en même temps la Réforme Médicale, et un Club Démocratique où il se fit rapidement remarquer comme orateur populaire. Il fut élu représentant à l'Assemblée Nationale, mais il n'y put être admis, parce qu'il n'avait pas encore l'âge d'éligibilité.

Lorsque la réaction se produisit, M. Virchow vit son journal supprimé et perdit sa place. Mais une chaire d'anatomie pathologique lui fut offerte par l'Université de Wurtzbourg; il accepta, et donna à ce cours un éclat inusité; il se livra, pendant cette période, à d'importants travaux scientifiques, ayant pour but des réformes médicales. Il étudia particulièrement les tissus cellulaires.

La juste popularité dont il jouissait ne permettait pas de le tenir plus longtemps éloigné des premiers postes, et en 1850, M. de Maatsffel dut le rappeler à Berlin; il y reprit sa chaire et devint directeur de l'Institut pathologique, dont il fit un établissement de premier ordre.

En 1859, le mouvement libéral reprit le dessus et M. Virchow fut nommé membre du Conseil Municipal de Berlin. Il se signala tout d'abord par une campagne contre les malversations et les abus de la police municipale; bientôt après, il reçut le mandat de député dans le collège électoral de Saarbruck et dans deux des collèges de Berlin.

Devenu rapidement un des chefs de l'opposition, il fit preuve d'une activité parlementaire des plus remarquables et se tint constamment sur la brèche dans la lutte de la Chambre contre les empiétements du pouvoir royal. C'est lui notamment qui, en janvier 1863, proposa et fit accepter le projet d'adresse qui accusait les ministres d'avoir violé la Constitution. L'énergie de son attitude fut telle que, au mois de juin 1865, il fut question d'une provocation en duel qui lui aurait été adressée par M. de Bismarck.

M. Virchow ne s'était pas, cependant, rattaché à la démocratie radicale. Il acceptait la constitution, mais en se réservant le droit de réclamer tous les développements qu'elle comportait. Les événements de 1866 rejetèrent dans l'ombre le parti libéral et progressiste dont il était le chef; mais après que la Prusse eut été agrandie par le remaniement de l'Allemagne, il reprit peu à peu ses luttes contre les excès de militarisme et de centralisation.

M. Virchow s'est montré, dans les dernières années l'adversaire de la politique coloniale allemande en Afrique, en considération de l'insalubrité à laquelle on est exposé dans les régions tropicales et de l'impossibilité d'une véritable acclimatation de l'Européen dans ces régions. Ecarté une première fois, en 1887, du rectorat de l'Université de Berlin, à cause de ses opinions politiques, il fut appelé à cette dignité le 18 septembre 1892. Invité par une société allemande à donner sa démission de membre de plusieurs sociétés françaises, M. Virchow s'opposa formellement à la rupture des relations scientifiques avec notre pays, comme contraire aux intérêts de la civilisation, de la science et de l'humanité, mars 1892.

En 1879, il alla visiter, en Asie Mineure, les fouilles faites par M. Schliemann. Il a coopéré avec autorité à divers Congrès

scientifiques internationaux. A celui d'archéologie tenu à Moscou en 1892, on a beaucoup remarqué ses déclarations contre la prétendue transformation d'une espèce simiesque en homme. Sans s'arrêter aux opinions politiques du savant, l'empereur Frédéric III l'a décoré de l'Aigle-Rouge.

Nommé membre honoraire de la Société royale de médecine de Londres en 1896, M. Virchow a été élu le 30 mai 1899, correspondant de l'Académie des sciences de Paris. L'un des fondateurs de la Société Anthropologique Allemande, il en devint le président en 1870.

Par ses écrits de M. Virchow, on remarque: De Rheumate Cornex, thèse inaugurale 1843; Phlébites, Thrombose, Embolie et Leucémie, 1845-1847; la Fièvre typhoïde en Silésie, 1848, résumé de sa mission au point de vue médical et social; Sur les pigments pathologiques hémotoïdines, sur les tumeurs colloïdes des ovaires, le cancer, 1887; Sur le choléra, 1849; Sur les Flexions de l'utérus, la scrofule, la tuberculose, la fièvre typhoïde, 1850; la Pathologie cellulaire appliquée à l'enseignement physiologique et pathologique, 1850, traduit en français par M. Strauss, 1874; "Sur le Tissu Conjonctif pathologique, développement des os", 1851; "Dégénérescence amyloïde", 1853; "Pathologie cellulaire", 1858; sur le "Morbus Spedaleka", maladie épidémique de peau observée en Norvège, 1859; "Trichiniasis", 1860, résultat d'observations importantes sur les trichines du porc et les ravages de ces vers dans les muscles de l'homme.

Souvenirs des Iles.

J'ai chez moi un petit portrait que j'aime beaucoup. Pour nous garder la figure du digne homme qu'il représente et qui fut quelque arrière grand oncle, officier dans un régiment de l'ancienne France, on n'en recourra ni aux pinceaux déliés ni aux fines couleurs. Un peu d'encre noire et de papier blanc a suffi à l'artiste inconnu, naïf et habile à la fois, pour en tracer une silhouette exacte et délicate et vivante. C'est, en effet, un de ces portraits en silhouette ou, pour mieux dire, à la silhouette, noir sur blanc, comme on s'amusa à en faire au dix huitième siècle.

C'était la mode d'alors, ces petites effigies de la lanterne magique qui sont comme l'ombre d'un modèle, et celle-là est singulièrement expressive. Le profil du personnage se détache avec une netteté et une vérité particulières. On distingue les traits du visage qu'encadre une perruque dont la queue, nouée d'un ruban, semble ornée d'un petit papillon obscur. Rien ne manque, ni le jabot en toile d'araignée, ni la dentelle des manchettes. L'habit est militaire. Le petit bonhomme est debout dans son carré de papier, bien campé sur les bons souliers à boucles, le mollet tendu, une main tenant un tricorne emplumé, l'autre appuyée au pommeau d'une canne à gland, il est là, comme jadis et pour toujours, élégant et coquet, grave et noir.

J'aime beaucoup cette silhouette à la française, et son profil à l'encre m'a souvent fait rêver. Je sais à peu près ce que fut, de son vivant, celui qu'elle représente. Capitaine dans un régiment du Roi, sa compagnie tint longtemps garnison aux Iles, à Saint-Domingue ou à la Martinique. J'en trouvais à ce portrait un sens particulier, et il me semblait que cette noire figurine convenait parfaitement à quelqu'un qui avait vécu chez les nègres. J'y voyais comme une sorte de brevet colonial, et cette idée plaisante me divertissait infiniment; mais aujourd'hui, j'éprouve à regarder ce dessin une impression toute nouvelle et mélancolique, et il me semble maintenant funéraire et tracé à l'aveugle de la cendre. L'île lointaine où ce petit personnage d'antrefolie se promena, la canne à la main, l'épée au côté et le tricorne sur tête, et qu'il foula du pas tranquille de ses bons souliers à boucles dans les rues de Saint-Pierre ou de Fort-de-France, qui s'appelaient alors Fort-Royal, n'est plus qu'une terre de ruine et de mort, un lieu de panique et de désolation. Des ruisseaux de lave et de boue ardente et occultent d'un oratoire incandescent, dans un air empesté de soufre et de cadavres. Le sol tremble et se dessèche sous une épaisseur mortelle de poudre chaude.

Les animaux meurent, les hommes s'épouvantent, de ce qui les menace encore. Saint-Pierre n'est déjà plus qu'un amas informe et brûlant. Qui peut prévoir ou deviner le prix des forces volcaniques? Qui sait si un jour ne viendra pas où l'île abandonnée de ses habitants ne sera qu'une terre déserte et inhabitable sous une intermit-

tente plus de feu? Déjà on la fuit et on la quitte. Qu'une nouvelle éruption survienne et la population tout entière cherchera asile ailleurs, et il ne restera plus là d'autre forme humaine que la statue de bronze qui dresse dans la savane de Fort-de-France sa figure mélancolique et gracieuse, car la seule statue, je crois bien, que l'île lointaine ait jamais érigée sur son sol est celle d'une femme, et d'une femme dont la destinée merveilleuse et singulière dut faire rêver souvent ces petites créoles de la Martinique qui, hier encore, se promenaient sans souci autour du socle où se montre l'image impériale et romanesque de Joséphine de Beauharnais.

C'est en effet à la Martinique, au lieu appelé les Trois-Ilets, que naquit, le 23 juin 1763, de Joseph-Gaspard Tascher de La Pagerie et de Rose-Clair des Vergers de Sannois, l'enfant qui devait être un jour impératrice des Français. M. de La Pagerie n'était pas riche. Une sucrerie en mauvais état, quinze à vingt nègres, des dettes et une pension de la Cour de quatre cent cinquante livres. On vivait paisiblement, dans la sénérie et la parure de l'existence créole, mais facilement à cause de la beauté du climat, parmi les fleurs, les oiseaux et les plantes d'une nature abondante et heureuse. L'enfant grandit et la jeune fille qu'elle devint n'était pas belle. Elle avait le corps lourd, la figure large, la taille épaisse. Elle dansait mal et chantait médiocrement en s'accompagnant sur la guitare. Ce fut celle-là pourtant, que la fortune vint prendre par la main, au bout du monde, pour la mener au sommet d'une des plus étranges aventures qui aient été vécues. Il est vrai que sa montée ne fut pas brusque et éclatante, mais bien au contraire par des voies détournées et curieusement tracées. Je ne veux point rapporter ici les circonstances et les événements de cette vie célèbre et surprenante dont le roman finit, si l'on peut dire, en de l'histoire et dont une série de hasards fut l'enchaînement à la fois extraordinaire et naturel.

Ne semblait-elle pas destinée, cette jeune créole, à vivre et à mourir dans l'île natale et n'est-ce point déjà un coup inespéré du sort qu'une intrigue de famille l'ait conduite en France pour y épouser le jeune Alexandre de Beauharnais, sous lieutenant à la première compagnie de mousquetaires? Mais quelle distance à parcourir entre le sous lieutenant Beauharnais et le général Bonaparte! Des événements entre le 13 décembre 1779, date de son mariage, et le mois de vendémiaire an II, où elle rencontra pour la première fois celui qui devait placer sur ses épaules de femme le manteau semé d'abeilles d'or et mettre sur son front la couronne impériale, parce que, comme il le lui avait écrit, dans une lettre qu'on a conservée, elle exerçait sur lui "un étrange pouvoir". Et ce pouvoir c'était sa beauté: car elle était belle alors, d'une beauté que lui avait donnée la vie, d'une grâce qui était née en elle et qui s'était affinée par les malheurs, par les angoisses, par l'amour, par la mort même qu'elle avait entrevue aux heures sombres de la Terreur et qu'elle craignait, car elle ne lui avait pas reconnu la figure vraie de son destin.

Si Joséphine de Beauharnais a trouvé son biographe avant et impartial en M. Frédéric Masson, dont je reliais, en écrivant ces pages, le livre si fortement documenté et si complet, elle a trouvé son peintre en Pierre-Paul Prud'hon. Ce Prud'hon, qui fut un grand peintre, semblait prédestiné à sentir ce qu'on pourrait appeler la grâce josphinienne, faite de souplesse, d'élégance et de langueur. Comment n'aurait-il pas rendu son visage charmant et délicatement étrange, et qui était ce que la beauté même avait pour lui de plus séduisant! Au besoin, il en aurait inventé les lignes. Prud'hon est le peintre du sourire josphinien. Il y a entre l'artiste et le modèle une sorte d'entente mystérieuse. L'art de Prud'hon semblait fait pour Joséphine. De même, le dessin puissant et robuste, la couleur grave et solide d'un David semblaient convenir au profil napoléonien.

J'ai voulu revoir, au musée de Louvre, l'admirable portrait que Prud'hon a peint de celle qui fut, si l'on peut dire, en quelque sorte, sa Joséphine impériale. Elle est là, dans tout son charme de mélancolie et de paresse. Sous la longue robe de tulle pailleté d'or, le corps est souple et flexible. L'écharpe rouge rehausse le drap avec grâce. Le visage fin, pâle et délié, sous les boucles de cheveux nombreuses et frisées que coupe la bandelette, sourit d'un sourire lointain, indifférent et tendrement triste. Le bras appuyé soutient la tête basse. Elle est distraite. Elle écoute un frisson de verdure et un bruit d'eau. A quoi pense-t-elle? peut-être à l'île chaude et parfumée, au milieu des mers, à cette Martinique où elle est née, où elle

est retournée une seule fois pour n'y plus revenir. Certes, Joséphine conserve le souvenir de son pays natal. Elle aime à s'entourer d'objets qui le lui rappellent. Elle aime les coraux de ces volières remplies d'oiseaux exotiques.

Quand, en 1795, elle loge l'hôtel de la rue Chanteraine, et qu'elle s'occupe de rafraîchir son mobilier, nous savons que, parmi les meubles divers qui le composent, du buste de Socrate en marbre blanc à la fontaine à thé en plaqué-anglais forme étrusque, elle possède aussi un secrétaire à glaces et colonnes de bois jaune de la Guadeloupe, encadré de bois rouge avec miroir et dessus de marbre, et une table à écrire également aussi en bois de noyer de la Guadeloupe. Plus tard, elle s'intéressera à ceux qui ont soigné son enfance. C'est ainsi qu'une vieille maîtresse, qui l'a nourrie, sera affranchie par ordre de l'Empereur et touchera une pension annuelle de 500 francs.

Peut-être, à certains moments, oubliera-t-elle son origine? Je doute, en effet, qu'elle s'en souvienne dans le tableau de David, qui la représente aux côtés de l'Empereur, le jour du Sacre. Elle est femme et s'oublie elle-même dans la pompe inouïe qui l'environne. Le bourdon sonne, l'encense fume. Elle est perdue dans l'apothéose de l'homme qui l'a aimée, mais il veut qu'elle en ait sa part, si l'on en croit le mot que selon la légende, il lui a dit ce jour-là, mot où il y a de l'amour encore et une sorte de bonhomme superbe, car à l'oreille, pendant que le canon tonne, que les cloches sonnent à volée, et que les acclamations éclatent, il lui murmure, avec un sourire, le célèbre: "Eh bien, petite créole, êtes-vous contents?" Et je pensais à cela, dans cette même salle du Louvre, devant le vaste tableau de David, immobile et vivant, et en évoquant l'étrange destinée de cette fille des Iles, dont la lointaine statue de bronze, dans la savane de Fort-de-France, sera peut-être un jour seule gardienne d'un rocher plus désert que celui où mourut l'homme extraordinaire par qui elle devint impératrice et reine, à cause de ce sourire charmant dont Prud'hon a nous conservé la ligne indécise, la courbe incertaine et la grâce insinuante et fatiguée.

HENRI DE RÉGNIER.

BIBLIOGRAPHIE.

Nouveau Dictionnaire général des Sciences et de leurs Applications par M. P. Polré, Professeur honoraire au Lycée Condorcet; Ed. Perrier, Membre de l'Institut, Directeur du Musée d'Histoire naturelle; B. Perrier et A. Jannais, chargés de cours à la Faculté des Sciences de Paris, deux volumes grand in-40, 3,000 pages, 5,000 gravures, paraissant en 48 livraisons, une livraison par mois.

Prix: 1 franc. Prix de souscription à l'ouvrage complet: 45 francs. (Librairie Ch. Delagrave, Paris, 15, rue Soufflot). (47e livraison).

La 47e livraison qui vient de paraître nous donne en "Géologie" le système alpinien, remarquable en ce que c'est au commencement de cette période que la vie s'est manifestée nettement sur la terre; les solifères, les soufflards, les cratères de soufre, les sources, les sources incrustantes ou pétrifiantes, le sparsum (second étage de la série éocène qui tire son nom de sparsum, Epernay).

En "Minéralogie", nous trouvons la smaltine, la sodalite, la smithsonite ou calamine, le sphène, le soufre natif.

En "Zoologie et Anatomie": les singes, les sinns, les siphonophores, les sirénians, les siris, les sirénians, les soles, les solifères, le sonneur, (genre de batracien), le sonchet, le souci, la souris, les spatangues, les spherophiles, les spongiaires, le sphincter, le nerf spinal.

En "Botanique": les sismyres, les solanées, les soldagos, les sophoras, le serbier, le sorpho, le sonchet, les sphaignes, les sphérostraxans, les spirées.

En "Chimie": sodium, soufre. En "Physique": siphon, sirène, solidification, propriétés des solutions, sonnerie électrique, spectroscopie, sphéromètre.

En "Astronomie": sirius, soleil, sphère céleste, solistices. En "Mathématiques": sinns, sinus, sous-normale, sous-tangente, spirale.

En "Médecine" et "Physiologie": siphons, sirop, sirophobie, soif, solution, sommeil, somnambulisme, sonde, souffie, spinabifida, soufre et sulfures.

En "Technologie": siphon, sirop, soie, sondage, soudure, soufflerie, souffleur, soupape, sparklets.

Accident au wharf.

Hier matin, à 1 heure 20, quatre pieds carrés du quai se sont effondrés dans le fleuve, entraînant onze rangées de douves appartenant à MM. Ross et Heya, agents de bateaux à vapeur.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.



RALPH STUART.

GRAND OPERA HOUSE.

"By Right of Sword".

C'est aujourd'hui que l'on inaugure la saison théâtrale régulière au Grand Opera House. Elle sera très brillante et attirera une foule énorme. C'est l'excellent acteur Ralph Stuart et sa troupe qui sont chargés de faire l'ouverture. La pièce de début est intitulée "By Right of Sword". Ce titre seul donne une haute idée de la valeur de la pièce et indique qu'elle est à la fois dramatique et chevaleresque.

C'est l'adaptation à la scène d'un roman fort connu de Arthur Macchamont, qui porte le même titre. Cette pièce est appelée à une grande popularité parmi nous, car le héros - un héros de bon aloi - est un Américain.

La scène se passe en Russie où Richard Hamilton (l'Américain) traverse plus d'une aventure périlleuse dont il s'en tire à sa gloire à force de vaillance et de générosité chevaleresque. Par suite d'une erreur, le héros américain se trouve entraîné dans une affaire d'honneur ou il déploie autant d'habileté à l'épée que de courage. Sonpompé de faire partie d'un complot nihiliste, non seulement il prouve son innocence, mais il sauve la vie à Czar.

Tel est le fond de cette pièce, qui est de nature à exalter le patriotisme de nos compatriotes. Ajoutons que "By Right of Sword" est fort bien écrit, très mouvementé et prodigieusement éloquent.

M. Ralph Stuart, qui a créé le rôle principal (Richard Hamilton) en tire un parti merveilleux. Ajoutons qu'il est brillamment secondé par Miss Adora Andrews, qui remplit le rôle de Olga Petrovich avec beaucoup d'âme et d'entrain.

La pièce est montée avec beaucoup d'habileté et la mise en scène très brillante. Les frais qu'a faits la direction exceptant qu'elle compte sur un succès exceptionnel.

THEATRE CRESCENT.

Aujourd'hui, première représentation, au Crescent, d'un artiste que la Nouvelle-Orléans a beaucoup aimé et applaudi jadis, et auquel nous remercions d'être revenu à faire un chaleureux accueil - Pete Baker - qui nous revient avec la charmante comédie qui lui a valu tant de bravos dans le passé: "Chris and Lena".

Inutile de revenir sur les détails d'une pièce que tous nos lecteurs ont vue et revue plus d'une fois. Nous nous contenterons de dire que Pete Baker y est ravissant de simplicité, de belle-humeur et de gaieté. Il y est admirablement secondé par Miss Madeline Wintthrop, étonnante dans le rôle de Mme Smart.

Quant à celui de Lena, il a été habilement comédié à Miss Bessie Miller, qui est non seulement une excellente comédienne, mais aussi une chanteuse d'un réel talent.

Le reste de la troupe est à l'avant. Aussi les succès ont été assurés pour ce soir, et il en sera ainsi toute la semaine qui commence aujourd'hui.

La pièce est brillamment montée et sera vivement applaudie. Grâce à Pete Baker, le Crescent va retrouver ses succès d'antrefolie.

WEST END.

L'excellent orchestre Rosenbecker qui a procuré aux habitués du West End tant de soirées agréables commence aujourd'hui sa dernière semaine de la saison. Les amateurs regretteront vivement les habiles exécutants qui composent ce corps de musique.

Rosenbecker va redoubler d'efforts pendant ces huit derniers jours, mais il aura, comme tous les jours, la soirée de Rag-time le jeudi et celle de musique d'opéra le vendredi.

La direction n'a rien épargné pour rendre cette semaine exceptionnellement attrayante; c'est M.

Sullivan qui en fera les plus grands frais avec sa voix de ténor que l'on aime tant à entendre. Miss Paquelena, la jolie danseuse que chacun sait, lui tiendra compagnie et doublera le succès des soirées. Tous deux joueront une excellente comédie scénaristique intitulée "Lester and Curtin", qui est appelée à un énorme succès. Quant au Vitaphone, il nous promet une nouvelle série de vues extrêmement intéressantes, entraînantes, le conte de "Hop o' My Thumb". On voit que le "West End" veut faire une brillante fin de saison.

Schultz à Gretna.

John Schultz, ouvrier de la compagnie Cumberland, conduit par le sheriff Marrero, a comparu à Gretna, devant le juge de paix C. W. Rossner, pour répondre à l'affidavit fait contre lui. Il est accusé d'avoir violé la section 200 des statuts révisés, en coupant les fils des télégraphes.

En prison à Gretna, après quelques jours, il sera envoyé à la cour de district et jugé par le juge Gaudet, qui est en vacances actuellement à Edgard, paroisse St Jean Baptiste. Jusqu'ici, il n'a pas été fait d'application pour obtenir que Schultz soit mis sous caution.

Un homme d'affaires éminent a écrit à M. Gulon, avocat-général, pour lui représenter que la compagnie en prend à son aise, en se croisant les bras, alors que ses souscripteurs sont lésés gravement ou ne peuvent jouir de son exploitation, après l'avoir payée. Il n'est probablement pas le seul à trouver qu'il devrait subir, à son détrimment, une réduction ou une amende proportionnelle au préjudice variable qu'elle a causé à ceux qui se sont confiés à ses promesses.

Quant aux \$250 de récompense promise à qui fournirait des informations qui permettraient de punir le coupable, ils sont de droit acquis à l'Union.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

Peoples Homestead Assn. à Mme Caroline Rymer, terrain borné par les rues Louisiana, Freret, S. Robertson et Toledo, \$300.

Le même à Sam Rizzatto, une portion de terre bornée par les rues Constance, Annonciation, Melpomène et Tulane, \$140.

Le même au Dr. Geo. Chimp, un terrain borné par les rues Ann, Esther, Milan et Lowerline, \$1200.

Le même à Julia R. Price, deux terrains bornés par les rues Chestnut, Upperline, Camp et Robert, \$2000.

Le même à Mme Lucy Lamkston, un terrain borné par les rues Remparts, Jena, Saratoga et Napoléon, \$2000.

Le même à Daniel J. Muller, un terrain borné par les rues Jackson, Constance, Laurel et Joséphine, \$2,200.

Auguste Huard à l'Albert P. Nail, un terrain borné par les rues Esplanade, Rocheblave, Quartiers et Dorgenois, \$2,200.

John L. Carr à Morris Wilson, huit terrains bornés par les rues Howard, Freret, Scliat et Robert, \$270.

W. H. Howcott à Aztec Land Co., plusieurs terrains à Carrolton, \$3,300.

Mme Susanna Vogel à Louisa Beringrodt, un terrain borné par les rues Louisa, Remparts, Piété et St-Claude, \$700.

Mme Honoria Salter à Breaston M. Hill, une portion de terre bornée par les rues Henry Clay Calhoun, Magasin et Camp, \$2,250.

Advertisement for Hostetter's Stomach Bitters, featuring the text "Santé Reconquise" and "HOSTETTER'S STOMACH BITTERS".